JEFF ABBOTT

ADRENALINE

ÉDITIONS J'AI LU

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Adrenaline

Du même auteur
Aux Éditions Le Cherche Midi

Entre les morts

Double jeu

Trauma

Faux-semblants

Panique

Extrait de la publication

JEFF

ABBOTT

Adrenaline

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline

Extrait de la publication

Titre original :
ADRENALINE

© 2011 by Jeff Abbott

Grand Central Publishing
Hachette Book Group
237 Park Avenue
New York, NY 10017

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2013

Extrait de la publication

À Beth et Emmett Richardson
pour m'avoir initié au crime.
Merci pour ce forfait.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Partie 1

14 novembre – 10 avril

« Dans le flux qui définit le monde de la criminalité, les débuts sont souvent les fins et vice versa… Des milliards de dollars circulent en dehors des filières légales… Ils détruisent les vies de certains et pour les autres, créent de vastes empires de profit. »

Carolyn Nordstrom, *Global Outlaws*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1.

Un jour, ma femme me demanda : Si tu savais que c'était notre dernière journée ensemble, qu'est-ce que tu me dirais ?

Nous étions mariés depuis un an déjà. Allongés dans le lit, nous regardions le soleil qui commençait à briller à travers les épais rideaux, et je lui répondis la vérité : Tout sauf au revoir. Je ne pourrai jamais te dire au revoir.

Deux ans plus tard, cette journée-là démarra comme la plupart des autres. Levé à cinq heures du matin, je pris ma voiture et je me garai à côté de la station de métro de Vauxhall. Je profite des logements sociaux à quelques mètres de là pour mes petites aventures.

Je commençai mon entraînement par un long échauffement dans la cour en béton ouverte d'un vieil immeuble. Course sur place pour prendre le rythme, monter la température de mon corps de quelques degrés indispensables puis je me lançai. Il vaut mieux préparer ses muscles et ses ligaments. Un mur de brique s'élevait droit devant moi, trois mètres de haut environ. Je le négociai avec un élan qui me propulsa en l'air, mes doigts agrippant le bord. Je me soulevai d'un mouvement fluide que j'avais répété des milliers de fois. Souffle régulier, pas de craquements au niveau des articulations. J'essayai d'avancer sans faire de bruit. Le silence prouve la maîtrise. Je franchis le mur, traversai une cour, puis sautai par-dessus un mur bien plus bas, m'appuyant sur une main, mes jambes balayant les briques.

Dans le bâtiment principal, une cage d'escalier sentant la pisse et décorée de graffitis obscènes, noir et blanc, s'ouvrit devant moi. De mon pied gauche, je frappai le mur peint dans un bond prudent, utilisant le contact pour m'élancer en avant vers la rambarde

Extrait de la publication

au tournant dans l'escalier. Un geste périlleux qui m'avait valu des blessures par le passé. Mais cette fois, j'atterris sans heurt, doucement sur la balustrade, cherchant l'équilibre, le cœur battant la chamade, l'esprit au repos. L'adrénaline pulsait. Je bondis de la rambarde vers une barre en acier qui s'étendait le long du chantier et, grâce à la vitesse, je me projetai vers un étage éviscéré. Le bâtiment était détruit et reconstruit. Je n'abîmerais rien, ne laisserais aucun signe de mon passage. On peut m'accuser de violation de propriété, mais pas d'être un connard. Je courus vers l'autre bout de l'étage, me jetai dans les airs, attrapai une autre barre d'acier, me balançai, lâchai et touchai le sol dans une roulade contrôlée. L'énergie de la chute se répandit dans mon dos et mes fessiers plutôt que d'alourdir mes genoux et je repartis aussitôt, de retour dans le bâtiment, à la recherche d'une nouvelle façon plus efficace d'y entrer. Le *parkour*, l'art de se mouvoir, maintient mon niveau d'adrénaline au maximum et en même temps, une profonde tranquillité m'envahit. À la moindre erreur, je dégringole d'un mur de brique. C'est enivrant et apaisant à la fois.

Encore trois voyages à travers l'espace fascinant de l'immeuble, sols cassés, cages d'escalier béantes, équipement de toute sorte, piochant dans ma palette de sauts, de bonds et de réceptions pour trouver la ligne, le chemin le plus direct et le plus simple à travers les murs à moitié en ruine, les briques et les escaliers vides. L'énergie enflammait mes muscles, mon cœur battait, mais tout ce temps j'essayais de garder un calme intérieur. Trouver la ligne, toujours la ligne. Autour de moi, au loin, j'entendais la circulation grossir. Le ciel s'éclairait, annonçant une nouvelle journée.

Les gens pensent que ce que les Anglais appellent des logements sociaux constitue une horreur. Ça dépend du point de vue. Pour un traceur, les vieux immeubles carrés sont un régal. Des tas de surfaces planes et de murs à escalader et sur lesquels sauter, des rambardes et des rebords desquels s'élancer, des voisins qui n'appellent pas la police au moindre bruit.

À mon dernier passage, je me laissai tomber du deuxième étage vers le premier, attrapant une barre, me balançant et me réceptionnant après une chute maîtrisée.

— Eh ! s'exclama une voix, alors que je fendais l'air.

Je fis une roulade, permettant à l'énergie de l'impact d'inonder mes épaules et mon bassin. Je me redressai sur les pieds, fis quelques pas et m'arrêtai.

Extrait de la publication

Pas un gardien, seulement un ado qui me regardait, une cigarette entre les lèvres.

— Comment tu fais ça, mec ?

— La pratique. De longues heures barbantes de pratique.

— Comme une araignée, dit-il en souriant. Ma mère et moi, on te regarde. Elle voulait appeler les keufs, j'ai dit non.

— Merci.

Franchement pas besoin de la police dans ma vie. Il était temps que je trouve un nouveau spot pour mes entraînements. Je saluai mon sauveur et décidai de me refroidir grâce à un peu de jogging. Vingt minutes de course en rond avant de remonter dans ma voiture pour rentrer chez moi. La plupart des Londoniens n'ont pas de voiture. Ce n'est pas vraiment indispensable.

J'en ai une par sécurité.

Je me dirigeai vers notre appartement de Charlotte Street, pas loin du British Museum. Je me glissai à l'intérieur, essayant de ne pas faire de bruit, espérant que Lucy dormait encore.

Elle était levée et buvait un jus d'orange à la petite table de la cuisine, fronçant les sourcils devant son ordinateur ouvert. Elle jeta un œil vers moi.

— Salut, macaque, lança-t-elle en retournant vers l'écran de son portable. Déjà en train de sévir ?

J'avais oublié d'enlever mes gants de protection que j'utilise pour mes parkours. La déception dans sa voix était palpable.

— Hello.

— Tu n'es pas tombé d'un immeuble, constata-t-elle.

— En effet.

— Quel soulagement. Quand tu rateras le bord d'un mur et que tu t'écraseras définitivement, je pourrai dire à notre bébé que son papa est mort en consommant sa dose de folie du matin.

— Les murs ne sont pas hauts. Je ne prends pas de risques démesurés.

Sur la défensive.

— Avec moi enceinte, Sam, tous les risques sont démesurés.

— Désolé. Mais j'ai surtout couru, aujourd'hui.

Je retirai mes gants et les rangeai dans ma poche. Je partis vers le réfrigérateur et en sortis une bouteille d'eau, buvant doucement et par petites gorgées. Une douche, un café et ensuite une longue journée au bureau. Finie l'adrénaline pour aujourd'hui.

Extrait de la publication

— Sam ?
— Oui ?
— Je t'aime. Je veux que tu le saches.
— Je le sais. Je t'aime aussi.
Je me tournai pour la regarder. Elle fixait toujours l'écran de son ordinateur, une main perchée sur la rondeur de son ventre. Elle en était à sept mois de grossesse et j'imagine qu'avec l'imminence de l'accouchement Lucy et moi étions plus sérieux que d'ordinaire. En tout cas, elle, elle l'était. Je n'avais pas encore réussi à renoncer à mes parkours, à mettre une croix sur mes kilomètres habituels.
— J'aimerais bien que tu trouves un passe-temps moins dangereux.
— Mon métier est plus dangereux que mon passe-temps.
— Je ne plaisante pas, gronda-t-elle en me regardant enfin.
Le matin, comme ça, au saut du lit, je la trouvais ravissante, ses cheveux bruns avec leurs reflets auburn, ses yeux marron sérieux, son visage en forme de cœur avec sa bouche pleine et rouge. C'étaient ses yeux que je préférais.
— Je sais que tu es le meilleur de tous à ton travail. J'ai peur que tu fasses une mauvaise chute sur un de tes stupides parkours. Je n'ai vraiment pas besoin que tu te retrouves à l'hôpital à quelques semaines de l'accouchement.
— D'accord. Je vais me mettre au golf.
Elle fit une grimace qui exprimait clairement qu'elle ne me croyait pas.
— Merci, lança-t-elle tout de même. N'oublie pas qu'on dîne ce soir avec les Carstairs et les Johnson.
Je souris. Ses amis à elle, pas les miens, mais ils étaient sympas et je savais bien qu'après la naissance du bébé on aurait moins l'occasion de manger au restaurant. Et peut-être qu'ils connaissaient un prof de golf.
— D'accord, je rentrerai vers cinq heures, alors.
— On les retrouve au bar à tapas à six heures à Shoreditch. Tu as une matinée chargée ?
— Présentation PowerPoint. Des réunions non-stop avec Brandon et des pontes de chez nous.
Je l'examinai alors qu'elle se levait pour s'étirer, ses mains sur son gros ventre.
— Mais je peux annuler. Je viens chez le médecin avec toi, si tu veux.

— Non.

— Épargne-moi le PowerPoint. Demande-moi de venir avec toi et le p'tit trésor.

On n'arrivait pas à se mettre d'accord sur un nom. Du coup, j'avais donné à notre futur enfant un surnom.

— Le p'tit trésor, répéta-t-elle en se caressant le ventre.

— En fait, je pense que je vais te retrouver au restau. Faudra sans doute que j'aille boire un verre avec les costumes-cravates après les réunions.

Elle rit.

— Vraiment, tu travailles dur.

Je me dis, merci mon Dieu, je ne vis pas le même mariage que mes parents. Lucy et moi, on ne se disputait jamais, on ne se regardait jamais de travers, on ne s'imposait pas de longs silences douloureux.

— Va faire les bars de la ville sans ta femme enceinte, dit-elle en souriant et en fermant son ordinateur. Mais pas tout de suite.

Elle vint vers moi et glissa ses mains dans mon dos. Les femmes enceintes sont imprévisibles. C'est comme vivre avec un courant d'air qui ne sait pas dans quel sens souffler. J'adorais ça. Elle m'embrassa avec un appétit surprenant, presque féroce, son ventre rond entre nous deux.

— Je transpire, je suis brûlant et dégoûtant, ripostai-je. Je suis un mari beurk.

— Oui, et comment, macaque. Et moi, je suis énorme.

— Oui. Et comment !

Et je l'embrassai.

Une fois terminé le plus doux des départs pour le dernier jour, je nous préparai des toasts, du café et du jus de fruits pour le petit-déjeuner, je me douchai, m'habillai et partis à notre bureau. Avant de sortir, je me retournai vers elle, encore assise à la table de la cuisine.

— Je t'aime, lançai-je.

— Je t'aime, répondit-elle.

Merveilleux derniers mots.

2.

Le ciel de Londres ce matin-là était d'un bleu limpide aussi clair que des yeux. Une journée de novembre ensoleillée comme rarement après deux semaines de grisaille et de nuages bas. J'étais à Londres depuis près d'un an. Ce dernier matin, dans une rame de métro vers Holborn, vêtu de mon costume sombre, je pouvais passer pour un de ces jeunes avocats qui se rendent au tribunal ou à leur cabinet. Si ce n'était que mon attaché-case contenait un Glock 9 mm, un ordinateur rempli d'informations financières sur des réseaux criminels suspects et un sandwich jambon-beurre. Lucy était une sentimentale, elle aimait me préparer mon repas du midi, parce que c'était moi qui me chargeais du petit-déjeuner. Elle arriverait au bureau plus tard, après son rendez-vous chez le médecin. Cela faisait pratiquement trois ans que nous travaillions ensemble, d'abord en Virginie où nous nous étions rencontrés et mariés, et ensuite ici. J'aimais Londres, j'aimais mon travail, j'aimais l'idée que notre p'tit trésor naîtrait ici et passerait les premières années de sa vie dans une des plus grandes capitales mondiales, et ne changerait pas continuellement de latitudes comme cela avait été le cas pour moi. Certains gamins débutent chaque année dans une nouvelle école, moi c'était souvent dans un nouvel hémisphère.

Holborn marie l'ancien et le nouveau. Notre bureau n'était pas loin de l'endroit où High Holborn devient simplement Holborn. Son architecture contemporaine faite de verre et de chrome irritait certainement les puristes. À côté se trouvait un bâtiment en rénovation, les échafaudages masquant sa façade. Les piétons devaient emprunter une passerelle à deux voies, que j'évitais quand c'était possible. Elle s'ouvrait devant notre

Extrait de la publication

bâtiment et je me frayai un chemin parmi la foule qui s'en déversait.

L'immeuble était principalement occupé par de petites compagnies, des juristes, des consultants en marketing et une agence d'intérim, hormis l'étage du haut. Sur l'ascenseur, il était indiqué par l'inscription VBD Consultants. Les initiales avaient été choisies un soir, en lançant des fléchettes sur un journal collé à une cible. J'avais ri avec Lucy et mon boss, Brandon, en disant que VBD signifiaient en fait Voudrais Bien Disparaître.

J'entrai dans une salle vide où John, le garde, une brute épaisse expatriée de Brooklyn, était installé à un bureau avec assez d'armes dans son tiroir pour me trouer de la tête aux pieds. John fronçait les sourcils en lisant un bouquin sur le cricket. Moi, j'avais depuis longtemps renoncé à l'idée de comprendre ce jeu. J'avançai vers la porte devant moi et scannai mon identifiant. La porte s'ouvrit et je me glissai à l'intérieur. Les bureaux de VBD paraissaient d'une simplicité trompeuse. Les murs et les fenêtres étaient faits de béton armé et de verre blindé, les ordinateurs protégés par les pare-feux les plus puissants du marché. Des bureaux fermés et quelques box, huit employés au total. Une odeur classique : encre, café brûlé et feutres effaçables.

Et la réunion qui devait selon moi commencer à dix heures battait son plein. Assis dans la salle de conférences, Brandon, en compagnie de trois autres pontes de Langley, fronçait les sourcils vers un PowerPoint déjà vieux de trois jours.

Bon sang.

— Ce n'était pas dix heures ? demandai-je en faisant un pas dans la pièce.

— Huit heures, corrigea Brandon en me gratifiant d'un sourire forcé. Tu as vingt minutes de retard.

— Désolé.

Deux des costumes-cravates étaient plus âgés que moi et ils semblaient déjà nourrir des doutes. Le dernier était plus jeune et il tenait devant lui une page remplie de notes griffonnées. Le genre fervent.

— Si Lucy a commencé le travail, tu es pardonné, lança Brandon.

Originaire de Caroline du Sud, il avait gardé sa prononciation lente malgré toutes ses années à l'étranger.

— Je n'ai ni bébé, ni café, rétorquai-je. Mais j'ai une présentation à jour. Si vous voulez bien m'accorder cinq minutes…

Tous hochèrent la tête et se levèrent pour me serrer la main avant d'aller remplir leur tasse de mauvais café américain, tandis que je démarrais mon ordinateur.

— Je n'aime pas les retards, Sam, affirma Brandon calmement.

— Moi non plus, patron. Je suis désolé.

— J'espère que tu as de bonnes nouvelles pour nous. Ces types travaillent pour le service des budgets. Ils pensent qu'on perd notre temps. Tu dois les convaincre qu'ils se trompent.

Rien n'aide à se concentrer davantage que la peur de tout foirer.

Quand les costards-cravates revinrent avec leur mauvais café, j'avais sauté la série de slides soporifiques pour m'arrêter sur la photo floue d'un visage qui occupait tout l'écran : rougeaud, un peu gras et avec de petites oreilles. Ses cheveux noirs étaient bouclés, comme si on venait de l'ébouriffer.

— Messieurs, nous sommes des chasseurs. Notre proie, les cercles du crime international, qui opèrent impunément à travers les frontières parce qu'ils ont réussi à infiltrer les gouvernements autour de la planète.

Je pointai la photo sur la table.

— Imaginons-nous tels des lions en train de courir derrière une antilope. Cet homme-là est le plus faible du troupeau. On se resserre sur lui. Il se peut bien qu'il soit la cible la plus importante de la CIA.

— Qui est-ce ? demanda un des trois hommes d'affaires.

— Pour l'instant il est transparent. Pas de nom, pas de nationalité confirmée, même si je pense qu'il est russe, du fait de certains éléments que nous avons recueillis. Nous pensons qu'il fait circuler de grosses sommes qu'il a blanchies au sein de réseaux criminels internationaux. Je l'appelle le « Tsar de l'argent ».

— Parle-nous des réseaux, Sam, me pria Brandon.

— Bien sûr. La mafia est l'archétype des réseaux criminels, un homme à sa tête, avec un bataillon de gros bras et de blanchisseurs qui travaillent pour lui. Les réseaux nouvelle génération sont hautement spécialisés. Chaque branche est autonome : les gros bras qui assurent la sécurité, intimident, ou tuent, les blanchisseurs qui s'occupent de l'argent, et le tout est

Extrait de la publication

chapeauté par la logistique qui se charge de l'acheminement des biens. Chacune est appelée sur une mission spécifique et à chaque fois, des personnes différentes peuvent se voir confier le travail. Par conséquent, c'est d'autant plus difficile de démanteler le réseau, d'obtenir des informations détaillées sur la façon dont il agit dans son ensemble.

— Je sais que vous vous intéressez tout particulièrement à certains réseaux qui ont des liens avec les gouvernements, intervint le plus jeune. Un trafiquant d'armes croate que nous allons peut-être infiltrer, la famille Ling en Hollande, le réseau Barnhill à Édimbourg…

Le jeune gars était de mon côté. Un bon point pour moi.

— Le FBI a réussi à détruire la mafia parce que c'était une hiérarchie, les petits voyous ont témoigné contre les gros. Mais les seuls maillons faibles ici sont les pions qui gravitent d'un réseau à l'autre.

Je mis le doigt sur le visage odieux du Tsar de l'argent sur l'écran.

— Cet homme est le ciment entre des personnes très dangereuses. Cela dépasse le crime. Cela représente un risque, non seulement pour nos alliés, mais aussi pour les États-Unis. Cet homme pourrait être notre meilleure chance pour éradiquer certaines des menaces les plus importantes qui pèsent sur la sécurité de l'Occident.

— Il n'a pas l'air si effrayant, lança Brandon, déclenchant des ricanements.

Moi, ça ne me fit pas rire. J'avais bien l'intention de les terroriser quand je leur révélerais ce que je savais.

— Donc la question, c'est comment trouver ce Tsar de l'argent et…

Mon portable vibra. Quand votre femme est enceinte de sept mois, vous obtenez une autorisation spéciale pour prendre des appels en pleine réunion.

— Désolé, articulai-je en direction de Brandon. Ma femme est enceinte, expliquai-je pour les costards-cravates.

Je sortis dans le couloir. Je ne reconnaissais pas le numéro.

— Allô ?

— Macaque ? répondit Lucy. Il faut que tu me retrouves dehors.

— Euh… je suis en réunion.

— Il faut que tu sortes. Maintenant, Sam.

Et c'est là que je l'ai perçue, la tension terrible dans sa voix, telle une ombre tournoyant sous les eaux calmes.

Je me mis à avancer vers la porte.

— Tu as un nouveau téléphone ?

— J'ai perdu le mien ce matin. Je viens d'en acheter un autre. J'ai passé une matinée affreuse.

J'entendais sa panique.

— Tu vas bien ?

— S'il te plaît, sors, déjà.

Une mauvaise nouvelle, qu'elle voulait m'annoncer face à face. Pas dans le bureau, sans public pour voir nos émotions. Une vague de froid déferla sur mon cœur. Le p'tit trésor. Elle revenait de chez son médecin. Il y avait un problème avec notre bébé.

Je me pressai vers l'extérieur, passai à côté de John qui avait abandonné son livre sur le cricket pour un journal à sensation. Je descendis le couloir.

— Où es-tu ?

— Sur Holborn.

— Tout va bien ?

— Non… rejoins-moi dehors. S'il te plaît.

Je dévalai les escaliers, six étages, sans attendre l'ascenseur. J'arrivai dans le hall.

Aucune trace de Lucy.

— Sors dans la rue, implora-t-elle. S'il te plaît, Sam. Vite !

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je m'élançai dans un flux ininterrompu de piétons, employés de bureau, coursiers, badauds, et inévitables touristes londoniens. Deux jeunes femmes s'appuyaient sur l'immeuble dans leurs manteaux chics, fumant, sirotant du thé dans des tasses en papier entre deux éclats de rire. Je balayai la rue du regard. Pas de Lucy.

— Je ne te vois pas.

— Sam, s'il te plaît, maintenant, cours !

Je me mis à courir, même avant que Lucy me le demande, parce que rien n'avait de sens. Je me dirigeai sous la protection de l'échafaudage sur l'immeuble voisin, bousculant le flot de passants. Enfin, je me dégageai, poussant un homme en costume, une femme en veste à capuche.

Je m'arrêtai au moment où je sortis du tunnel provisoire. Toujours aucun signe de Lucy, sur les trottoirs, dans la

Extrait de la publication

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en France
par Normandie Roto Impression s.a.s.
le 27 janvier 2013.

Dépôt légal janvier 2013.
EAN 9782290059388
OTP L21EDDN000410N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication